

# La fille du capitaine

Autor(en): **Bonnefoy, Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 50

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192007>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

farouches, très concentrés, peu démonstratifs, encore auront-ils besoin d'une douce pression de main de leur femme, d'un baiser tendre, cette menue monnaie de la sympathie conjugale.

Ils ne pratiqueront pas toujours l'ordre et le soin pour leur compte. Ils entendent le voir régner au logis. Ils dépenseront peut-être largement, mais leur femme devra être économe, ou ils veilleront très sévèrement sur leur argent, mais prétendront que l'abondance règne à la maison.

### On medzârê.

On n'est pas ti parâi, ni po lo medzi et ni po medzi. Tandî que y'en a qu'à-mont gros et épais et que sè goberdzont mi quand pâovont fêrè dâi moocès de 'na truffa boulâita tota rionda avoué on bocon dè bâcon ein proporchon, qu'ain medzeint on bolliat iò cliâo pestès d'arrètès grâvont dè croussi; y'ain a dâi z'auto qu'àmont mi medzi prin et que tràovont mè dè pliési et dè conteintémeint à petsegnî après on où dè bécasse qu'à tapâ su 'na pliatèlâ dè papetta âo poret et onna boellie dè sâocesse âo fédzo. Enfin, tsacon son gout; que volliâi-vo! Et lo medzi ne profitè pas à ti la méma tsouza; on vâi dè gaillâ qu'ont bounès djoutès et que sont grassoliets sein tant rupâ, tandis que dâi z'auto, que sont dâi z'avâle-royaume, vo pâovont reduirè dâi quatre z'assiétâ dè soupa, sein que cein lâo gravâi dè fêrè honneu aô restant dâo goutâ, et que restont sets coumeint dâi z'étallès.

On lulu que s'étâi eingadzi coumeint sâitâo tsi on paysan, étâi dè la sorta dè cliâo que medzont vito et grandteimps, et l'amâvè tant lo quegnu qu'à li tot solet, l'arâi reduit onna tâtra âi cerisès avoué lè pepins et lo revon ein mémo teimps que ti lè z'auto n'ain ariont pas medzi la mâiti. On dzo que la bordzâize avâi fê âo for, on apportâ su la trabilia dè ballès cougnardès à la resiniâ avoué dâo lard per dessus. Coumeint la faulx baillè l'appétit et que l'étiot ti prâo gros medjâo sein cein, lo maitrè copè cliâo tâtrès ein crâi, ein quatro bocons, que tsacon ein aussè son sou. Lo gaillâ ein quiestion, accrotsè son cartâi, lo pliyè ein quatro et sè met à lo s'einfatâ dein lâo gâola, qu'on arâi de qu'on fourrâvè la patoura dein on boreinclio. Lè z'auto sè tegnont lè coûtès de lo vairè pifrà de 'na tôla façon, et lo maitrè, ein lo vayeint einfornâ cé quegnu, sè peinsâ que l'avâi affèrè à n'on terriblio rupian, et lâi fe de tatsi dè medzi coumeint 'na dzein et na pas coumeint on peinchénéro d'éboiton.

La senanna d'après, on lâo rebailè onco dâo quegnu. Stu coup, lo gaillâ n'ousa pas reindrobliâ son bocon; mâ coumeint l'amâvè épais et que se fotâi dâo quegnu se ne poivè pas lo medzi à se n'idée, que fâ-te? l'ain tirè quatro bocons dè dessus lo foncet, lè met à botson

lè z'ons su lè z'auto et hardi! sè fourrè dein lo cornet clia rachon pè nocès dè quatro cutsès. Quand lo bordzâi vâi que son lulu ein agaffâvè quatre iadzo mè que lè z'auto, l'eut poâirè que sè resservè onco et lâi fâ: « On auto iadzo, te pâo pi pliyi ton bocon. »

### Att... schoum... tsch!... tsch!

Bon! me voilà pincé!... Y a-t-il rien de plus désagréable au monde que ce diable de rhume de cerveau, auquel un courant d'air, un refroidissement, dont vous ne vous êtes pas même aperçu, peuvent donner naissance, et qui vous tombe sur le nez sans vous crier gare!...

Et voilà que ça mouche, que ça picote, que ça larmoie et que la tête est lourde à ne pouvoir rien faire qu'avec mauvaise humeur!

C'est exactement ce qui nous est arrivé l'autre jour. Tout à coup: a... a... à... bschum!... tsch!... tsch! que c'était un charme!

Et toutes les deux minutes, même musique!

— Avez-vous essayé la poudre à priser contre le rhume de cerveau?...

— Non, c'est inutile, rien n'y fait. J'en ai pour deux ou trois jours; je connais ça... Il faut que ça passe tout seul. Att... schim!

— Essayez-en, je ne vous dis que ça... Et ce soir, demain matin au plus tard, vous ne vous souviendrez plus de votre rhume. Ça coûte 1 franc; et après la poudre, en quantité suffisante pour guérir dix rhumes de cerveau, au moins, il vous reste une charmante tabatière à filets d'argent.

— Oh! s'il ne faut que ça pour... att... schum! tschim!... tsch!... pour vous faire plaisir, j'essaierai.

Et tout en causant de ce maudit rhume, nous arrivons en face de la pharmacie Odot, où j'entrai:

— Bonjour, monsieur, est-il vrai qu'il existe une poudre à priser, contre le rhume de cerveau, et qui fait merveille?...

— Excellente, monsieur... voilà!...

Et l'on me remit, en effet, une mignonne tabatière sur laquelle on lit cette étiquette:

« Poudre à priser contre le rhume de cerveau, efficace surtout au début de l'affection. Il suffit d'en priser fortement à cinq ou six reprises, à vingt minutes d'intervalle. »

Je ne sais trop ce que cette boîte contient: des herbes aromatiques pulvérisées, quelques petits secrets du métier, et toutes sortes de bonnes choses qui dégagent un parfum délicieux. On en mangerait, quoi!

Le fait est qu'après quelques prises, qui chatouillent très agréablement la muqueuse nasale, il pleut, il neige, il dégèle à tout rompre; c'est une vraie

débauche. Mais au bout de trois ou quatre heures, le nez se calme, la tête semble s'alléger... tout a disparu comme par enchantement!...

Après cette expérience, on ne peut plus conclure, — et sans faire ici de réclame pour personne, — nous croyons être utile à tous ceux qui font a... a... à... tchim! en leur disant:

Essayez!

L. M.

### LA FILLE DU CAPITAINE

par MARC BONNEFOY

#### I

Un jour de printemps de l'année mil huit cent quatre-vingt-un, vers une heure de l'après-midi, Alfred Chomard, fils d'un homme d'affaires de la rue du Sentier, se promenait seul dans son bureau, en fumant un cigare de luxe, et monologuait ainsi:

« Je ne vois certainement rien d'extraordinaire dans cette petite Hortense Marnot; mais elle est fille unique, elle a une belle dot, ses parents sont bien posés: à tous les points de vue mon mariage avec elle serait une excellente affaire. Le succès ne sera pas difficile, je crois; la fille ne demanderait qu'à dire oui; la mère me regarde avec complaisance. Il n'y a que le père dont je n'aie pas pu acquérir la sympathie... Enfin, nous tâcherons de vanter le patriotisme, car dans la maison Marnot, il n'est question que de cela; et je fais la cour à Mlle Hortense, en lui parlant de la France, ce qui commence à m'agacer, mais pinçons cette corde, pour en tirer l'air que l'on aime... nous verrons plus tard. »

Et Alfred frisa ses moustaches blondes, lissa ses cheveux pommadés, rectifia le nœud de sa cravate, mit un œillet rouge à sa boutonnière, et sortit pour aller remplir son rôle d'amoureux auprès de Mlle Marnot, qui habitait avec ses parents la rue Saint-Antoine.

Comme il était presque familier dans la maison, une servante l'introduisit au petit salon, où Hortense faisait de la tapisserie auprès de sa mère. Alfred s'inclina gracieusement en souhaitant le bonjour, et offrit à Mlle Marnot un bouquet qu'il avait en passant acheté aux Halles. A son offrande il ajouta ce madrigal: « Daignez, Mademoiselle, accepter ces roses qui ont moins de fraîcheur que votre visage et moins d'éclat que vos beaux yeux. » Hortense rougit en recevant ce compliment, mais elle n'en fut pas fâchée, et répondit: « Merci, Monsieur; à vous entendre, on croirait que vous êtes poète. »

— Je le suis aussi, Mademoiselle, surtout quand je vous vois; mais jusqu'à présent je n'ai pas osé vous en faire l'aveu, parce que mes efforts n'ont jamais pu atteindre à l'idéal que je me fais de la poésie.

— Comment, dit Mme Marnot, vous êtes poète et nous ne le savions pas! Et vous ne nous avez jamais rien lu? C'est mal cela! Quel est donc votre genre, s'il vous plaît?

— C'est dans l'amour de la patrie que je puise mes inspirations. J'achève un recueil où j'ai cherché à célébrer les héros les moins connus, ceux que la Gloire n'a pas éclairés de ses rayons: ces braves cœur qui

n'ont eu d'autre mobile en se dévouant que de servir leur pays.

— Voilà une idée excellente : c'est faire une bonne action, c'est servir la France; je souhaite un long succès à votre livre.

— Et moi, ajouta Hortense, je serai votre souscriptrice.

— Vos encouragements me sont précieux, Mesdames, et me prouvent que j'ai eu raison de prendre pour muse la Patrie. L'image de la France est toujours devant mes yeux; je ne puis l'éloigner, même quand je voudrais faire vibrer une autre corde que la corde patriotique. Voici des vers que j'ai faits ce matin; et si je ne craignais d'abuser...

— Au contraire : vous nous ferez grand plaisir, Monsieur, s'empresèrent de dire Mme Marnot et sa fille.

Le poète prit alors une pose amoroso-tragique, leva les yeux au plafond comme pour y contempler une vision idéale, et dit d'un air inspiré :

#### A CELLE QUE L'ON AIME,

« Oui, je poursuis deux buts avec persévérance,  
Le Devoir et l'Amour, servir la France et vous.  
Les atteindre, voilà toute mon espérance.

Et mon bonheur rendrait les plus heureux jaloux :  
Car s'il est glorieux de mourir pour la France,  
Ah ! vivre à vos côtés ce doit être bien doux ! »

— Mais c'est charmant ! bravo ! s'écria Mme Marnot. Et sa fille ajouta non sans rougir légèrement : « Je trouve qu'il y a dans ces vers du cœur et de l'esprit. »

— Vous les flattez, répondit modestement Alfred; mais il y a au moins le souvenir du pays, le culte de notre France malheureuse, si digne d'être aimée.

— C'est bien vrai, Monsieur, et notre devoir, à nous autres femmes, consiste à encourager tous ceux qui par leurs actes, par leurs paroles, prêchent le culte de la Patrie, la religion du dévouement !

— Le dévouement ! interrompit le poète en s'exaltant, rien n'est plus digne de nos respects, de notre admiration. Qu'il est beau, n'est-ce pas ? lorsque quelque un passé dans la rue, de voir les regards se diriger de son côté et d'entendre dire : C'est lui qui a sauvé le drapeau ! c'est lui qui a arraché un homme des flammes ! Les croix et les médailles d'honneur sont bien placées sur ces poitrines-là, et je salue toujours avec respect ceux qui les portent.

— Une femme, reprit la mère d'Hortense, a le droit d'être fière quand elle donne le bras à un frère ou à un mari qui s'est acquis ainsi la considération publique. »

A cet endroit de la conversation, Alfred, qui était assis sur un fauteuil, en face de ses interlocutrices, sursauta soudain, porta vivement la main à sa jambe gauche, en gémissant : « Aïe ! aïe ! aïe ! ah !... »

— Mon Dieu, qu'avez-vous donc ? s'écrièrent les deux femmes effrayées.

— Mille fois pardon, Mesdames, de n'avoir pu retenir cette exclamation de douleur. C'est encore ma maudite blessure qui me travaille. Le temps va changer, peut-être, ou bien je me serai un peu trop fatigué.

— Une blessure ! vous n'en avez jamais parlé.

— Parce que lorsque l'on cause de ces choses-là à des étrangers, on a l'air de vouloir exciter leur intérêt; et, je le répète, je

suis honteux de n'avoir pas su réprimer ma douleur en votre présence.

— Par exemple ! il est bien permis de se plaindre quand on souffre; mais où avez-vous donc été blessé ?

— Au Bourget, le 31 octobre de l'année si désastreuse pour la France. Nous avions pris le Bourget presque d'assaut, et si des renforts nous eussent été envoyés à temps, jamais les casques pointus n'y seraient rentrés. Mais que voulez-vous ? une poignée d'hommes contre une masse qui grossissait toujours ! il fallut bien reculer malgré la rage qui nous dévorait. C'est pendant cette retraite lente et furieuse qu'une balle prussienne me traversa la cuisse gauche.

— Oh ! exclama Hortense en regardant sa mère.

— Mais, reprit le narrateur, ces blessures-là ne sont pas dangereuses et guérissent vite : la preuve c'est qu'après être resté un mois à peine à l'ambulance, je reprenais mon service, et bientôt il n'y paraissait plus. Cependant je ressens parfois quelques élancements, surtout en temps d'orage.

— Je vous félicite, Monsieur, dit Mme Marnot. Vous avez noblement fait votre devoir, et vous êtes digne, comme soldat et comme poète, de célébrer dans vos vers les gloires de la France.

— Ah ! lorsqu'il s'agit de défendre le pays en danger, tout doit être soldat, les vieillards par leurs exhortations, les femmes aux ambulances, les hommes au combat. Je déteste la guerre d'ambition; mais quand l'envahisseur foule notre sol sacré !...

— Ma fille et moi nous pensons absolument comme vous, Monsieur.

— Je suis très fier de votre approbation... Mais il est déjà quatre heures ! Auprès de vous, Mesdames, le temps s'envole si vite qu'on ne sent pas le frôlement de son aile légère.

— Voilà un compliment qui est plus poétique peut-être que sincère.

— Il est très sincère, je vous le jure. — Mais ma visite s'est prolongée jusqu'à l'indiscrétion. Veuillez me pardonner, Mesdames, et agréer l'hommage de mon profond respect. Je vous prie également de vouloir bien offrir mes compliments à M. Marnot, que je n'ai pas eu l'honneur de rencontrer...

Le fils Chomard avait à peine fermé la porte derrière lui, que Mme Marnot disait à sa fille : — Je le trouve de plus en plus charmant ce jeune homme.

— Que je suis heureuse de l'entendre parler ainsi, chère maman ! N'est-ce pas qu'il a du cœur et de beaux sentiments ? Et malgré toutes ses qualités, papa ne le reçoit plus avec plaisir comme par le passé, il est brusque avec lui. On dirait qu'il voudrait trouver un prétexte pour lui interdire la maison. Tu m'aideras, n'est-ce pas ? mère chérie ; tu plaideras ma cause auprès de papa ?

— Oui, mon enfant, oui ; tu sais bien que je cherche ton bonheur. Nous tâcherons de décider ton père ; ce ne sera peut-être pas facile. De la patience, de la soumission, ma fille : ton père est vif, prompt ; il nous gronde quelquefois, mais quel excellent cœur ! Je désire ton bonheur de toute mon âme ; mais je veux aussi le sien.

(A suivre)

— **THÉÂTRE.** — Demain, dimanche : **CARTOUCHE**, drame en 5 actes et 7 tableaux.

**Le mot de la charade de samedi** est *Bec-figue*. — 22 réponses justes. La prime est échue à M. Amiguet, à Gryon.

#### Enigme.

Je suis l'homme, je suis la femme, je ne suis ni homme ni femme, je suis l'un, je suis l'autre, je ne suis ni l'un ni l'autre, mais je suis ce que je suis, je ne suis pas ce que je suis, car si j'étais ce que je suis, je ne serais pas ce que je suis.

Prime : Quelque chose d'utile.

#### Boutades.

*La femme et la syntaxe.* — Dans une réunion d'amis, on s'amusait aux définitions.

— Qu'est-ce que la femme ? demande-t-on à l'un d'eux.

— La femme, répondit-il, est le complément indirect de l'homme, c'est pour quoi ils ne s'accordent jamais.

L'autre jour, dans un pensionnat de demoiselles, la sous-maitresse d'une classe de bambines de six ans questionnait ses élèves.

— Mademoiselle Anna, demande-t-elle à une charmante petite blonde, que faut-il pour se faire pardonner ses péchés ?

— Il faut d'abord en commettre, mademoiselle.

— **Les nouveaux abonnés au CONTEUR pour 1891 recevront le journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.**

**Avis aux éditeurs :** Il est rendu compte, dans notre journal, de tout ouvrage dont il nous est envoyé deux exemplaires.

L. MONNET.

**PAPETERIE L. MONNET**

Rue Pépinet, 3.

**Agendas de bureaux pour 1891.**

**VINS DE VILLENEUVE**

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

**ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS**

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13. — Canton de Fribourg à fr. 26,50. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48. — Canton de Genève 3 % à fr. 102,75. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 85. — Bari, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25,50. — Port à la charge de l'acheteur.

Ch. BORNAND, Successeur de J. Guilloud,

4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.